

Khleb. Konf. suite.

Viatcheslav Ivanovitch Ivanov (1866-1949), auquel est dédié *Zoo*, Khlebnikov l'a rencontré au cours de l'été 1908, et faisait partie de son cercle d'amis dès le printemps 1909. Ivanov lui était « très sympathique ». *Zoo* est une réponse au *Traqueur* d'Ivanov. Composé au zoo de Pétersbourg, il est probablement lié aux récits d'enfance d'Ivanov, vécue dans une maison située en face du zoo de Moscou. Selon Anna Akhmatova, « Khlebnikov a lu *Zoo* chez Ivanov à la toute fin de 1909 ou au début de 1910 ». Un ami de Khlebnikov, Boris Alekseevich Kuftin (1892-1953) a noté le mot d'Ivanov sur *Zoo* : « Seul un homme de génie pouvait écrire cela ». Ivanov avait des cheveux épais et longs et Vélimir le surnommait Richard, cœur de lion, comme on sait. Selon Korney Ivanovich Chukovsky (1882-1969), *Zoo* est écrit sous l'influence de Walt Whitman (1819-1892), précisément de son poème *Song of Myself*. Khlebnikov, qui s'intéressait à la poésie de Whitman, a affirmé que *Zoo* était écrit avant qu'il ne la connaisse. Chukovsky fut plus tard du même avis : « Je suis toujours convaincu que *Zoo*, dans sa structure, dans sa syntaxe, est lié au *Song of Myself* de Whitman, mais *Zoo* est si original, de couleurs si khlebnikoviennes, qu'il avait raison de le dissocier du barde américain. Chaque ligne de *Zoo*, caractérisant tel

ou tel animal, sort, pour ainsi dire, de l'invention créative de Khlebnikov. Au sens figuré, il n'a pris de Whitman que le cadre de son tableau et il a peint le tableau lui-même, n'imitant personne. » Dans un article non publié, Khlebnikov a spécifiquement nié cette « dépendance » : « On dit que j'imité Whitman. Oui, si d'avoir le même nombre d'yeux que vous, c'est vous imiter ; si de regarder le même soleil que vous, c'est vous imiter, alors j'imité Whitman. » La structure de *Zoo* est également influencée par le « poème symbolique » de Nietzsche *Ainsi parlait Zarathoustra*. (Note, pour l'essentiel, d'Alexandre Efimovitch Parnis¹)

Ce nouvel épisode Khlebnikov est anecdotiquement produit contre qui s'autorise à considérer Khlebnikov un progressiste, sans faire le moindre effort de lecture, quand bien évidemment il faudrait le lire, lui, ce canard de surface autorisé. Contre cet Un, donc. Contre cet autre Un, qui épingle Vélimir Ier d'épilepsie ou de folle bizarrerie. J'étais déjà contre tout épingleage psychiatrique, lisant chez Gil J Wolman l'édition pirate du *Pour en finir avec le jugement de Dieu* d'Artaud. Contre ces racailles du discours Un, du discours de l'om d'aujourd'hui, j'ai écrit et traduit quelques pages autour de Vélimir. Je voulais qu'elles paraissent tirées à part. Je suis tout entier contre l'ornithologue, contre l'éco-poète, contre l'artiste, que le journaliste et l'universitaire prétendent faire d'aucuns et de mézigue. Appelez-moi Vélimir II, car, partisan des Slavav'nirs, j'ai su voir dire un coucou. Contre Un, et pour Kerouac : « – Toute cette histoire de littérature n'est que de la fumisterie. – Oui, mais c'est également intéressant en soi, un gentil petit filon à exploiter. » L'Un s'est-il jamais expliqué que Gil J Wolman se disait fumiste ? Le fumiste de Gil J Wolman, de langue natale

1. 1938-, universitaire, spécialiste du futurisme et de Malevitch.

française, est le poêlier-fumiste Père Duchesne. La valeur méprisante de « fumiste » est venue mi-dix-neuvième siècle avec les artilleurs, qui disaient d'une charge qui n'explosait pas et fumait tant et plus, qu'elle n'était que fumisterie. Fumisterie est donc français. Kerouac n'a pu l'écrire. Kerouac a écrit : « – *All that literary stuff is just a drag. – Yes but it's also interesting in itself, a big charming camp we can dig.* » Nous devons donc la coïncidence fumiste à son traducteur, Michel Deutsch (1924-1996) et nous l'en remercions.

L'œil de Velimir Khlebnikov est aussi clair que celui de Jules Renard. D'où leur viennent ces clartés ? De leurs lectures, car ils lisent. Lire aussi bien qu'écrire ont chez eux chez d'autres chez nous chez moi cherchez bien, valeur spécifique, valeur d'espèce, reste, peut-être, de cruauté, pulsion sublimée à la pointe du croc. Quand engloutir ne mérite plus que dédain. La ! Ils ne sont pas de ceux qui paissent et ruminent ! La nature n'aurait aucun sens, prétendent les lamantins. L'éléphant qui du pied retourne le crâne d'un sien cousin lui en donne un. Certes, cet animal engloutit, mais ses incisives sont très longues et très pointues.

Je n'ai jamais eu ni haut ni bas, qu'heures longues et brèves saillies, enthousiasmes paniques avant que la mesure ne m'assomme. L'espace littéraire est une hallucination religieuse. Son concept a été modelé par le discours ecclésial. Ses ecclésiastiques sont le plus souvent universitaires, d'Abélard à Barthes – je ne parle jamais que des meilleurs –, les médiocres sont leurs diacres et sous-diacres. Certains d'entre eux, éloignés des évêchés ou de leurs dirigeants bien-aimés, rompent vœux et liens sans le savoir, tel Machaut et son merveilleux *voir dire*. D'autres sont à la tâche de

le savoir, qui ne dure pas le plus souvent. Roger Vailland y est une semaine de se croire libre parce qu'il va au bordel. Louis Aragon fait semblant d'y être une fois de temps en temps mais retourne vite au chenil. Ces deux exemples suffiront. Qui ne cède sans aucune mesure sur le rythme duquel il est sujet vit voiles dehors, dite destinée la forme à laquelle il se soumettrait sans relâche – s'il se pouvait. Je ne le peux, car la contrainte hasardeuse a pour doublure une mesure abominable agie par une pulsion mortelle qui se prétend d'espèce, celle qui veut l'om, l'aliéné définitif à l'algorithme. Ce qu'ont écrit Khlebnikov et Messiaen après la révolution est magnifique. Si j'oublie beaucoup de ce que je publie, l'essentiel inscrit demeure. Ce que j'inscris de ma main la forme. L'essentiel est donc la parenté rythmique. Lot à découvrir, don à laisser. Tout le reste passe, retourne mercredi à la cendre dont je viens comme tout le monde. J'ai répondu de certaines rencontres heureuses : j'ai vu le tournant du fleuve comme un autre celui de la saison, je l'ai inscrit tel qu'il se promettait, il a eu lieu. Je suis aujourd'hui magnifique. L'éveil est musical, la lumière paraît, s'avançant vers le rempart. Je lâche mes chevaux à qui les veut. Je suis vu trois fois par jour, donc vrai. J'attaque au centre.

Héraclite est sans charme aucun, du moins si l'on nomme ainsi les fragments réunis par Diels. L'aristocrate qui porte ce nom, Héraclite – voilà bien quelqu'un qui porte son nom –, si l'on en croit Diogène Laërce, était sans aucun doute une personne dont on pouvait attendre beaucoup à le rencontrer. J'ai traduit les fragments d'Héraclite avec la froideur de mon ordinaire traducteur, sans fioritures qui puisse rendre digeste en français son propos, déjà difficile à avaler par un Grec de l'appétit d'un Aristote. Digeste ! Une destruction supplémentaire ! Qu'on lise *Héraclite ou la*

séparation de Bollack et Wismann, ces deux-là ne le rendent guère plus aimable. Colli le sucre très peu. Conche l'adoucit. La plupart des auteurs anciens qui le citent mêlent son logos à leur confiture et n'y vont pas, excusez-moi, avec le dos de la cuillère – à leur miel avec le petit doigt. Deux millénaires passent, on se trouve devant un tas de gravats, les fameuses ruines ou décombres de Benjamin. Le temps y est peut-être pour quelque chose. Ceux dont les textes ont été mieux conservés devaient disposer d'un charme plus conséquent. Quelque histoire du goût nous détaillerait les causes raisonnables et raisonnées des choix alexandrins puis monastiques. À lire ces débris, on ne peut douter de ce désormais poncif : ce style rébarbatif et déplaisant fut un style de vie. Lacan l'entendait ainsi, qui disait à propos de l'*Éthique* d'Aristote : « où est-ce que ça les satisfaisait, des trucs comme ça ? [...] Où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance ? Autrement dit, pourquoi est-ce qu'il se tracassait comme ça ?² » Un ancien camarade résumait Héraclite à mon intention : « il détestait ses contemporains. » La destruction est ici totale, ne demeure qu'un de ces très-petits galets translucides, ambre ou rosé sur la plage et terne sur l'étagère. Je n'ai pas engagé très sérieusement cette note, à croire que je n'ai ni lu, ni traduit les conseils de Socrate à l'adolescent qu'il imagine l'écouter, dans le *Phèdre* de Platon. Il faut pour commencer dire de quoi l'on parle, considérer la chose, complexe ou non, et si complexe la diviser entre ses parties, comme je fis, gosse et déjà platonicien, lorsqu'une voisine offrit à mes cadettes et moi-même deux énormes baigneurs venus de sa propre enfance : promu par mes sœurs médecin imaginaire, je les divisais en leurs parties divisibles, bras et jambes, tête, et pour finir la mécanique des yeux, impossible à remonter.

2. *Séminaire XX, Encore*, Le Seuil 1975, p.46

Ces baigneurs finirent en tas au grenier puis disparurent à l'occasion d'un déménagement. Se traduire, se sauver, j'entends s'en sortir, cela paraissait impossible à celui qui me répondait. Je voudrais répondre à mon tour. L'urgence démographique, l'urgence des conditions que, volontiers ou pas, l'espèce produit, imposera de nouveaux liens sociaux. Reste à s'arranger pour qu'ils soient plus supportables : changeons de malaise... Pour le moment, qui désespère de ne trouver quelque sortie, au point que des jeunes gens de gauche, soit de droite asymptotiques – suggérait quelqu'un dont je ne retrouve plus le nom –, s'avouent tout uniment virer de bord, pour ce moment donc, traduire, c'est lire et lire peut, sous réserve d'un hasard heureux, lever le symptôme, soit écrire tout autre chose, à la fois de ce qui s'écrivait et de ce qui vient d'être lu. J'en tire pratiquement que la lecture est le seul moteur de l'écriture. La traduction m'est une lecture accentuée. Replongé ces jours-ci dans mes lectures de Khlebnikov 1885-1922 et Chklovski 1893-1984, c'est immédiatement que le recours à la lecture traductrice trépigne à la porte de ma comprenette. Chklovski écrit *Zoo*, Maïakovski et Khlebnikov *Zverinets* (racine : la bête sauvage). Quand Chklovski écrit son *Zoo*, Khlebnikov est mort depuis peu. Le *Zoo* de Chklovski débute par le *Zverinets* de Khlebnikov. Chklovski fréquente le Berlin *Tiergarten*, Khlebnikov parlait du *Zverinets* de Saint-Pétersbourg en hommage au *Zverinets* de Moscou en face duquel vivait son ami Ivanov. Pozner et Lanne traduisent par *Ménagerie*. À Berlin, donc, où séjournèrent les deux premiers, on dit *Tiergarten*. Le français dit *Jardin d'acclimatation* et *Zoo* ou *Parc zoologique*. Qui n'entend ni ne voit le signifiant truffer le signifié ne sera sauvé, voilà qui est très-certain, mais n'offre aucune certitude à celui qui veut bien entendre et voir.

Je cherchais quelque chose. J'ai trouvé, c'est-à-dire « s'est présenté », – j'ai trouvé bon de suivre le livre que ma main avait saisi en passant, le *Zoo* où Victor Chklovski a mis un exergue au-devant de ses lettres à la troisième Héloïse. J'ai donc relu le poème de Vélimir Khlebnikov où j'ai repéré deux coquilles dans l'édition de la traduction de Vladimir Pozner chez Gallimard en 1963, puis la traduction de Jean-Claude Lanne, publiée par l'Imprimerie Nationale, et j'ai décidé pour finir de traduire le *Zverinets* de Khlebnikov, poème que me suggérait le *Zoo* de Chklovski, traduction dès lors offerte à la lecture écrite et dessinée de Jim Skull, augmentée donc d'images choisies et des commentaires que je puiserais où je le désirais aujourd'hui réveil et ailleurs, chez Khlebnikov même par exemple.

Khlebnikov : À la recherche d'un Coucou³

La migration vers l'ouest d'espèces orientales constitue un phénomène assez répandu, connu, par exemple, dans le cas du Bruant auréole, *Emberiza aureola*, du Pouillot verdâtre, *Phylloscopus trochiloides viridanus*, et plusieurs autres.

Nous pouvons désormais discuter la migration vers l'ouest d'une autre espèce encore, à savoir le *Cuculus intermedius*⁴.

Reztsov a déjà noté la présence, dans la partie nord de la province de Perm, d'un coucou qui combine les caractéristiques du *Cuculus canorus* et du *Cuculus intermedius* (S. A. Reztsov, *Oiseaux de la Province de Perm*, Moscou, 1904, 91 pp.) Un spécimen similaire au type transitoire de Perm (avec la voix et quelques changements dans la coloration du petit coucou ; sinon avec la coloration des coucous moyens et grands) a été manifeste-

3. 1907 : *Supplément aux actes des naturalistes de l'Université impériale de Kazan* 38.2+0.

4. Nous conservons la taxonomie d'alors, mais, de nos jours, il s'agit du *Cuculus optatus*.

ment observé le 31 mai 1906 dans la forêt domaniale de Stolbishchensk, district de Kazan. De plus, la voix de ce coucou a été entendue assez fréquemment ailleurs dans le district de Kazan. L'hypothèse selon laquelle l'oiseau n'avait tout simplement pas été observé auparavant est contredite par le fait qu'il ne se rencontre pas dans la province de Moscou, par exemple, qui a été assez bien étudiée. L'observation de Reztsov implique une prépondérance dans la partie nord de la province de Perm des spécimens de transition par rapport au *Cuculus intermedius* pur (Reztsov tire une conclusion différente des observations qu'il cite, en faveur d'une plus grande prudence à l'égard du *Cuculus intermedius*).

S'il en est ainsi, la propagation des spécimens de transition dans les provinces de Kazan et de Perm peut être considérée comme une preuve de l'hypothèse généralement adoptée qui dit que, suite à la propagation d'une espèce à travers une zone occupée par une espèce qui se croise avec la première, l'apparition dans une telle localité de l'espèce qui se répand est précédée par l'apparition d'un croisement des deux espèces. Cette « vague de croisements » qui précède l'espèce qui se propage divise la zone de diffusion des deux espèces par une zone où prédominent des spécimens de transition, et cette zone, dans le cas présent, passe par le district de Kazan, province de Kazan. La raison de cette nouvelle migration du *Cuculus intermedius* vers l'ouest est apparemment à chercher dans la réduction de la surface de l'habitat qu'il occupait (peut-être due à l'empiètement de l'habitat du *Cuculus intermedius* par d'autres types d'habitats, par exemple l'habitat d'*Alauda arvensis*). Cette réduction de l'aire, qui a nécessairement provoqué des tentatives de dispersion de l'espèce au-delà des limites de son habitat occupé, a pu être provoquée par la construction

du chemin de fer de la Grande Sibérie et la recrudescence des mouvements migratoires qui l'a accompagnée.

Khleb. Konf. suite

J'ai ouvert le premier volume des *Collected works of Velimir Khlebnikov : Letters and Theoretical Writings*, traduits par Paul Schmidt, édités par Charlotte Douglas, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, et Londres, Angleterre, 1987. Si beaucoup de poèmes de Khlebnikov et une moindre quantité de prose ont été plusieurs fois traduits en français, on ne dispose guère d'éléments que je trouve dans ces *Collected works*, dont je viens d'extraire et traduire des notes sur le Coucou. Ce genre de texte permet de nous assurer qu'il avait été un homme de terrain, qu'il ne se baladait pas seulement la tête en l'air et l'œil affolé.

Plan d'une conférence publique et d'une discussion

(à donner par Khlebnikov et Petnikov⁵) [Avril 1917]

1. Nous sommes des chasseurs brûlés par le soleil, un piège est suspendu à notre ceinture, et le destin y tremble, souris terrifiée qui fait aller et venir ses yeux noirs. Le destin défini souris.
2. Notre réponse à la guerre – une souricière. Les rayons de mon nom.
3. Le rayon de l'humanité. Les nations, des rayons. Les belles chutes d'eau du nombre.
4. Un bras chargé des équations du destin. (Nous sommes des bûcherons dans la forêt des nombres.) Nos bras sont douloureux.

5. Grigory Nikolaevich Petnikov, 1894-1971, poète, traducteur, éditeur.

5. Le tapis précis de la naissance. Le secret de l'humanité. Les rayons de Khlebnikov.
6. Le net balayage des générations et sa portée. Le plan de travail des lois du temps. Ce vagabond des siècles est épuisé ; remplissons sa main poussiéreuse de fleurs bleu pâle.
7. Qui est le premier à avoir sauté sur le dos du destin indompté ? Nous seuls. Nous n'avons pas besoin de selle. Nous galopons et notre main résonne contre le destin. Les coups de rames. Le suicide des états. Qui brandit l'épée. Nous sommes en selle.
8. Une corde autour de la jambe épaisse de la guerre.
9. La langue en état de siège. V, la rotation d'un point mobile autour d'un point immobile. Z, l'égalité d'un angle d'incidence et de l'angle de réflexion. Les boucles futures du langage et l'horreur de leur simplicité. Harmonie et humanie. Voir ma lettre à Petnikov.
10. Nous sommes un temps de mesure. Les faisceaux rayonnants constructeurs du temps. Le beau sourire des siècles.
11. La cellule sanguine. Sa généalogie. Les connaissances. Les amis.
12. À propos de l'hélium. Le rayon du monde. Le monde comme poème.
13. Louange au soleil levant. Nous réparons la constellation bancale du soleil ; vous pouvez entendre nos marteaux à l'œuvre. Croyez en nous ou méfiez-vous. Nous sommes venus à vous de l'avenir, des confins des siècles. Nous contemplons votre époque depuis la falaise de l'avenir. Nous lisons nos poèmes. Discussion.

Lettre à Petnikov [Mars 1917]

Tu sais que notre but – un but que nous avons atteint déjà, résolvant d'un son de cordes ce qui est habituellement résolu à coups de canon –, est

d'accorder le pouvoir sur l'humanité au monde des étoiles, en éliminant les intermédiaires inutiles entre elles et nous.

Dans les rues déchirées par la révolte aux mâchoires de lion, nous allons comme une martyre, inébranlable dans sa foi, douceur de ses yeux levés (de ces yeux qui lancent leurs éclairs sur la mer des étoiles terrestres).

Le tonnerre mondial de la révolte – peut-il nous terrifier, si nous-mêmes sommes une révolte encore plus terrifiante ? Tu te souviens qu'un gouvernement de poètes a été fondé, qu'il englobe la planète Terre. Tu te souviens que la chaîne sonore des tribus a uni Tokyo, Moscou et Singapour.

Nous imitons les vagues de la mer blanchies par la tempête qui s'unissent, s'élèvent, et se perdent à des distances infinies. Tu te souviens que nous avons réussi à découvrir l'harmonie de nos destins qui nous permet de tenir l'humanité dans la paume de nos pensées, de l'élever au stade suivant de l'existence.

Il bouge encore, ce vagabond des siècles.

Les harmonies que nous avons trouvées ont noué la lettre U au tonnerre du La, à la marche des fantassins et aux battements du cœur, au tonnerre des vagues, aux harmonies des naissances – tous points similaires au rayon du destin.

Rappelle-toi comment notre fondation a été bâtie, assez solide pour que nous puissions parler de rayons d'individus, ou de lumière des gens, avec, sur une ligne, le rayon noir, froid, brûlant et le rayon résineux de la foudre furieuse. Ceci afin de transférer le pouvoir de légiférer au bureau du scientifique et d'échanger l'arrogant droit romain, basé sur la définition des mots, contre le droit émergent des Slavav'nirs, qui consiste en signes égaux, signes de multiplication et de division, signes de racines carrées de i et de n , quantités imaginaires appliquées à la substance de l'humanité.

Nous rêvons de construire des lunettes d'observation, des lentilles grossissantes pour les rayons des gens dans l'agitation élémentaire de leurs guerres et de remplacer par des ondes scientifiques le rayon barbare ordinaire de la nature humaine et de ses progrès aveugles. Toutes les inventions pour les rayons inférieurs, toutes les lois de Balmer, de Fresnel, de Fraunhofer, de Planck, tout l'art de réfléchir, de diriger, d'éloigner, d'approcher, nous jurons, nous jeunes gens, de les employer sur les rayons de la race humaine. Ainsi s'accomplira la victoire sur l'espace, tandis que la victoire sur le temps s'obtiendra grâce au mouvement, à la transmission de conscience lors d'une seconde renaissance. Nous sommes déterminés à mourir en connaissant l'instant de notre seconde naissance et promettons d'achever le poème que nous sommes.

Voilà l'action de la machine à coudre destinale – la naissance est une aiguille et, obéissant à une loi, elle coud un nœud sur la toile de la race humaine.

Aryabhata⁶ et Kepler ! Nous voyons à nouveau l'année des anciens dieux, les grands événements sacrés se répétant après 365 ans. C'est jusqu'à présent la corde suprême de l'échelle du Slavav'nir, et ne sommes-nous pas transportés d'admiration, voyant qu'au bout de ce développement croissant des lois de l'origine, nous trouvons une oscillation du *U* vocalique et des ondes du *La*, axe principal du monde sonore ? C'est la première section de notre pacte avec le ciel pour la race humaine, signé dans le sang de la grande guerre.

Pour tout ce qui concerne le deuxième obstacle sur notre chemin – le multilinguisme –, rappelle-toi qu'un aperçu des principes fondamentaux des langues a déjà été réalisé et qu'une découverte a été faite : l'alphabet est

6. Astronome indien, 476-550.

la machine à sons des langues et chacun de ses sons recèle, parfaitement exacte et spatiale, une représentation de mot. Ce savoir est indispensable pour faire passer l'homme à l'étape suivante – une langue commune unique – et c'est ce que nous ferons l'année prochaine.

Trompettes des Martiens

Peuple de la Terre, écoutez !

Jusqu'à présent, le cerveau humain sautait sur trois jambes (les trois axes de localisation) ! Nous avons l'intention de reforger le cerveau humain et de donner à ce chiot une quatrième patte, à savoir l'axe du TEMPS.

Pauvre chiot boiteux ! Tes aboiements obscènes ne grinceront plus à nos oreilles !

Les gens du passé n'étaient pas plus intelligents que nous ; ils pensaient que les voiles du gouvernement ne pouvaient être construites que pour les axes de l'espace.

Aujourd'hui pourtant, nous apparaissons, revêtus d'un manteau de rien d'autre que victoires, commençons à construire une union de la jeunesse, voile arrimée à l'axe du TEMPS, vous avertissons que nous travaillons à une échelle plus grande que celle de Khéops et que notre tâche est audacieuse, majestueuse et intransigeante.

Nous sommes des charpentiers intransigeants et, une fois de plus, nous nous jetons, nous-mêmes et nos noms, dans les marmites bouillantes de projets sans précédent.

Nous croyons en nous-mêmes, nous rejetons avec indignation les chuchotements vicieux de gens du passé qui se font encore l'illusion qu'ils peuvent nous mordre les talons. Ne sommes-nous pas des dieux ? Et sans précédent, ne le sommes-nous pas en cela : inébranlable notre trahi-

son de notre propre passé, alors qu'il atteint à peine l'âge de la victoire ; inébranlable notre rage, dressée au-dessus de la planète comme un marteau dont l'heure est venue ? La planète Terre commence déjà à trembler sous le lourd pas de nos pieds.

Boum, vous autres voiles noirs du temps !

Viktor Khlebnikov, Maria Siniakova⁷

Bozhidar⁸ [Khlebnikov signe pour lui],

Grigory Petnikov,

Nikolai Aseev⁹.

QUE LA VOIE LACTÉE SOIT DIVISÉE EN VOIE LACTÉE DES INVESTISSEURS/EXPLOITANTS

Voici le slogan d'une nouvelle guerre sainte.

Nous crions nos questions dans l'espace, là où les êtres humains n'ont encore jamais mis les pieds.

Nous les marquerons en lettres puissantes sur le front de la Voie lactée, nous les apposerons sur la divinité circulaire des hommes d'affaires – des questions comme celle de savoir comment libérer notre moteur ailé de sa chenille grasse, le train de marchandises des générations précédentes. Que les groupes d'âge se séparent et vivent séparément ! Nous avons ouvert les wagons de marchandises attachés à la locomotive de notre audace – ils ne contiennent que des pierres tombales pour la jeunesse.

7. 1898-1989, peintre.

8. Bogdan Petrovich Gordeev, 1894-1914.

9. 1889-1963, poète.

Nous sommes sept. Nous voulons une épée forgée dans l'acier le plus pur de la jeunesse. Ceux qui se sont noyés dans les lois de la famille et les lois du commerce, ceux qui ne connaissent que l'expression « je consomme » ne nous comprendront pas, car aucune de ces choses ne nous concerne. Droit de former des organisations mondiales selon les classes d'âge. Séparation complète des groupes d'âge, droit à un mode de vie séparé et à des activités séparées. Droit de voir tout séparé, jusqu'à, incluse, la Voie lactée. Et dégagez le chemin du tumulte des classes d'âge ! Longuement règne le son résonnant des périodes discontinues, tablettes blanches et noires et pinceau du destin. Tous ceux qui sont plus proches de la mort que de la naissance doivent se rendre ! Ils doivent mordre la poussière quand, au cours de cette guerre du temps, nous attaquons comme des sauvages. Oui, nous avons étudié le sol du continent du temps et nous l'avons trouvé fructueux. Des mains implacables de là-bas nous ont saisis et nous empêchent de mener à bien notre belle trahison de l'espace. Y a-t-il jamais eu quelque chose de plus enivrant que cette trahison ? Vous ! Quelle meilleure réponse au danger de naître homme que d'emporter le « temps » ? Nous vous appelons vers un pays où les arbres parlent, un pays où les unions savantes sont régulières comme des vagues, un pays d'armées d'amour printanières, où le temps fleurit comme le robinier et bouge comme un piston, où un surhomme en tablier de charpentier scie le temps en planches et, tourneur de bois, peut façonner son propre lendemain. (Oh, équations de baisers – Toi ! Oh rayon de la mort, tué par le rayon de la mort dans le creux de la vague). Nous, les jeunes, nous nous dirigeons vers cette terre, et tout à coup, une figure osseuse, quelque mort, nous saisit et essaie de nous empêcher de perdre les plumes de l'idiot AUJOURD'HUI. Est-ce juste ?

Levez haut les voiles ailées du temps, vous, gouvernement des jeunes, c'est la deuxième fois que nous ravissons la flamme des investisseurs/exploitants. Soyez audacieux ! Repoussez hier, chassez ses mains osseuses, laissez l'attaque d'un Balashov¹⁰ crever ces yeux horribles. C'est un nouveau coup de massue pour les vulgaires habitants de l'espace. Lequel est le plus grand : S/T ou N/R ? Les investisseurs/exploitants en meutes hargneuses se sont toujours glissés derrière les inventeurs/exploiteurs, aujourd'hui les inventeurs/exploiteurs chassent les investisseurs/exploitants.

Toute l'industrie de la planète Terre actuelle – du point de vue et dans le langage et le style des investisseurs/exploitants eux-mêmes – a été volée au premier inventeur/exploiteur : Gauss. Il a fondé l'étude de la foudre. Pourtant, de son vivant, il n'a même pas touché cent-cinquante roubles par an pour ses travaux scientifiques. Vos mémoriaux et articles élogieux tentent de justifier la joie que vous ressentez à l'avoir volé totalement aveugle. Et d'apaiser les grondements de votre conscience (qui est suspicieusement située dans votre appendice vermiforme). Vos prétendues idoles, Pouchkine et Lermontov, sont mortes de vos mains, dans un champ à la lisière de la ville, comme des chiens enragés ! Vous avez envoyé Lobachevsky¹¹ comme instituteur dans une école paroissiale. Montgolfier a fini dans un asile de fous. Et nous, alors ? L'avant-garde militante des inventeurs/exploiteurs ? Voici vos triomphes ! Il y en a assez pour remplir plusieurs gros livres !

10. En 1913, un Abram Abramovich Balashov avait lacéré au couteau le tableau d'Illia Répine « Ivan le Terrible et son fils le 16 novembre 1581 ».

11. Nikolaï Ivanovitch Lobatchevski, 1792-1856, mathématicien.

C'est pourquoi les inventeurs/explorateurs, pleinement conscients de leur nature particulière, de leur mode de vie différent et de leur mission spéciale, se séparent des investisseurs/exploitants pour former un gouvernement indépendant du temps (comme de l'espace), et dressent une ligne de barreaux de fer entre eux et nous-autres. L'avenir décidera qui se retrouvera au zoo, les inventeurs/explorateurs ou les investisseurs/exploitants, qui rongera les barres de fer.

Velimir Khlebnikov.

Ordres

I. Tous les illustres participants aux publications slavav'nires sont par la présente promus du rang d'être humain au rang de Martien.

Signé : Velimir Ier, Roi du Temps

II. Sont invités à devenir membres honoraires sans droit de vote du Conseil martien : H. G. Wells et Marinetti.

Elle vivait en Crimée.

[Velimir (Viktor) Khlebnikov a laissé un portrait de sa sœur Vera, âgée de dix-sept ans, dans cette esquisse fragmentaire :]

Elle vivait en Crimée.

Le garçon turc, la montrant du doigt en riant, disait « lac, lac ! », faisant allusion à ses grands yeux. Elle revenait du jardin : l'ourlet de sa robe était couvert d'épines de bardanes. Comme toujours, en entrant, elle regardait fièrement autour d'elle. La robe elle-même, avec ses manches à ailettes, son lourd triangle tombant dans le dos, son décolleté et sa bande rouge sur la poitrine, était cousue dans une toile couverte d'un motif strict de

quatre-feuilles rouge et bleu. Son visage était furieux et arrogant et il avait un pli douloureux aux lèvres.

– J’ai couru autour du jardin, j’ai haleté un peu et je me suis redressé. Elle avait un petit boîtier de cuivre accroché à son mur, et ce fut une grande joie pour elle de l’échanger contre de l’argent auprès d’un vieil apiculteur. Il y a une limite à tout. Verochka a dit : « Tout a sa mesure et ses limites. »

19 juillet 1922.

[Souvenirs de Vera Khlebnikova :]

19 juillet 1922.

Astrakhan

Tu dis qu’il nous a quitté, mon frère silencieux ?

Je sais que Victor Vladimirovitch avait des amis sincères, aimants, dévoués... Je préfère penser que c’est à eux que je parlerai d’un frère et d’un ami, sensible et doux avec ceux qu’il aimait et qui, ignorant l’indifférence factice et surhumaine de ceux qui l’entouraient – leur a ouvert son âme. Comme Sakya Muni, abandonnant les honneurs terrestres pour atteindre l’esprit – il a marché sur la terre. En lui, le penseur et le poète, il me semble, sont séparés. C’était un grand observateur, rien ne lui échappait, quoique apparemment indifférent à tout ce qui l’entourait : aucune tonalité d’être, aucune tournure spirituelle. C’était la façon dont il marchait dans la vie, la façon dont il marchait en forêt, avec un regard si détaché que même les oiseaux cessaient de le craindre, l’initiant en toute confiance à leurs secrets.

C’était un esthète – trop esthète : le crime, en tant que tel, me semble-t-il, n’existait pas pour lui, il n’avait aucune faille mentale (au sens où on l’entend généralement), son critère, son destin était la beauté...

S'il avait été roi (par autorité humaine), il aurait pu, en voyant le visage d'un enfant, ou, peut-être, simplement l'expression de ses yeux ou la courbe de ses sourcils, ôter sa précieuse couronne, la lui poser sur la tête, murmurer pudiquement : « Prends-la, elle est pour toi », et s'en aller, l'air indifférent et ennuyé. Il aurait pu jeter sa robe royale aux pieds d'une beauté moissonneuse et s'en aller pour toujours.

Il aurait pu l'offrir à une vieille femme décrépète et hagarde sans que personne ne le remarque...

Il aurait pu, à l'occasion d'une fuite intérieure, donner son royaume comme un bibelot.

Et quand on lui demandait où il en était, il bâillait d'un air las, disant « Ah, que tout cela est ennuyeux » et s'enfonçait dans son monde.

Son cerveau exigeant et insatiable était le maître... Et son âme ne faisait que se dérober à son emprise. Il était considéré par beaucoup comme égoïste et sans cœur... Il a toujours été un enfant, parfois têtu et capricieux, puis doux et tranquille. Les gens ont exigé de lui qu'il soit adulte, il est parti.

Je continue à penser que lui et moi serons toujours, comme il l'a rêvé depuis le Caucase, « à récolter des myrtilles ensemble et espionner des tortues endormies ». « Que pourrions-nous vouloir de plus ? » ajoute-t-il dans sa lettre.

Compte tenu de la vie familiale particulièrement tragique des parents de Viktor Vladimirovitch, j'ai dû leur cacher la terrible nouvelle, mais je peux rapporter ce que je sais pour moi-même :

Victor Vladimirovitch est né dans la steppe kalmouke (où son père était administrateur du district kalmouke) le 28 octobre (l'année de naissance, je ne sais pas si elle est correcte, est indiquée dans les *Izvestia*).

Étant le plus jeune de cinq enfants, je ne sais rien de ses premières années (et je n'ai pas la force de répéter les histoires humoristiques de mes parents maintenant, je pourrai peut-être le faire plus tard). Vitya était un bel enfant, doux, sensible, mais avec des envolées de grande obstination. Son père, « naturaliste », souhaitait voir ses fils suivre la même voie et dès lors, comme je commence à m'en souvenir, ils étaient toujours en train de tripoter des nids, des œufs, des bestioles, des papillons...

Après la steppe de Kalmouk, la famille a vécu où servait le père, dans la province de Volyn, à Podluzhne (l'ancien domaine des princes Czartoryski). La rivière Horyn, un parc merveilleux, des jardins de fleurs négligés, toutes sortes de ruines... Cela faisait travailler l'imagination des enfants, et Vitya persistait à raconter à ses frères étonnés qu'il avait son propre royaume et qu'un cygne blanc volait chaque jour pour lui.

Puis un déménagement dans le village de Pomaevo dans la province de Simbirsk. Le contact permanent avec la nature depuis l'enfance ne pouvait manquer d'influencer son talent. Connaissez-vous l'une de ses premières œuvres « Flocons de neige » – ce conte de fées de l'hiver russe ?

Du village de Pomaevo, Vitya a été conduit à Simbirsk pour le gymnase... Sa mère disait qu'il avait le mal du pays, se désespérait de l'environnement du gymnase, se languissait de ses amis ; il était timide et tendre, comme une fille.

Puis la famille a déménagé à Kazan, à nouveau un gymnase, des leçons ennuyeuses et des livres intéressants – il ne devait pas apprendre ses leçons à la maison, mais parcourir les manuels à la récréation. Cependant, il était considéré comme un bon élève grâce à sa mémoire : il se distingue surtout en mathématiques, qu'il affectionne, et en littérature russe. Il était donc en règle au gymnase et on en faisait souvent un exemple. Je me

souviens très bien que ses camarades de Kazan, qui lui étaient toujours inférieurs à tous égards, l'exploitaient de toutes les manières, depuis ses connaissances et ses capacités – jusqu'à la vente de livres de la bibliothèque familiale aux libraires. Peut-être recherchaient-ils son amitié, voulant se faire paraître meilleurs autour du garçon brillant qu'il était.

C'était comme ça au lycée, et ce fut comme ça après.

C'est peut-être la chose fatale qui, le poursuivant durant sa vie, – l'a éteinte prématurément.

Je me souviens de son entrée enthousiaste à l'université. Tout le monde regardait avec curiosité le garçon aux yeux bleus dans son nouveau costume universitaire. Ça n'a pas duré : les cours magistraux ne le satisfaisant pas, il a commencé à se dérober, préférant les livres. Ensuite, vers 1905, il s'est passionné pour la politique, puis pour le mouvement révolutionnaire.

Je me souviens qu'un jour, il a fermé sa chambre à clé sur un crochet et a solennellement sorti de sous son lit un manteau de gendarme et une épée : c'était, disait-il, pour se déguiser avec ses camarades afin d'arrêter un courrier. Ce projet a été reporté. Un jour, avec mon aide enfantine, il a recousu le tout dans son matelas, à l'abri des regards de la famille !

Il a dû commencer à écrire dans les dernières années du lycée.

Je me souviens vaguement qu'un jour il m'a pris mystérieusement par la main, m'a emmené dans sa chambre et m'a montré le manuscrit, écrit de sa main perlée, avec une grande signature au crayon rouge en bas, « Gorki » et de nombreux endroits soulignés et barrés de rouge. Vitya m'a expliqué qu'il avait envoyé son essai à Gorki, qui l'avait renvoyé avec ses notes et, si je me souviens bien, l'avait approuvé, de sorte que Vitya avait l'air fier et joyeux.

Il est allé à l'université avec de moins en moins d'enthousiasme. Ce manque d'enthousiasme l'a finalement poussé à partir pour Moscou.

À la maison, ils ont résisté, craignant qu'il ne soit pas suffisamment préparé à une vie indépendante, et peut-être avaient-ils raison. Ils ont refusé catégoriquement. Vitya me dit son chagrin, et moi, ne comprenant rien d'autre que le chagrin d'un grand ami, je lui apportai solennellement mon trésor, une chaîne en or ; il la vendit quelque part et s'en fut. Je regrette maintenant d'avoir été indûment généreuse. C'était la première fois qu'il quittait la maison. Son père, qui ne lui refusait rien pour lui donner une éducation complète, était, bien sûr, contre ses passions littéraires trop fortes qui le détachaient des études universitaires, et ce fut la chose fatale qui les sépara dans la vie ultérieure – ils s'aimaient, à leur manière, mais se causèrent hostilité extérieure et incompréhension, avec les heurts douloureux qui en résultèrent. Le rêve de son père était qu'il devienne un mathématicien ou un naturaliste.

C'était la fin de tous les conflits et des rêves.

Il ne rentrait à la maison qu'occasionnellement.

Habitué à partager ses joies et ses peines avec moi, il n'aimait pas parler de la vie à Petrograd, où il a vécu le plus longtemps. Ce n'est qu'occasionnellement qu'il me racontait, avec une bonne humeur moqueuse, comment il était exploité de diverses manières par certains de ses « amis élèves ».

Comme les deux frères Burlyuk, les Kruchenykh... quelqu'un d'autre.

Mais il n'était pas malveillant.

Ce dernier point, je vous demande de ne pas le négliger : regardons la vérité dans les yeux. Sa mémoire extraordinaire, son amour et sa connaissance de l'histoire lui ont été transmis par sa mère ; de plus, elle a essayé de dévelop-

per en lui l'amour de la beauté. Dans la steppe, la promenade traditionnelle de leur enfance consistait à aller regarder le coucher du soleil.

Victor avait de grandes aptitudes pour le dessin, mais après s'y être adonné au début et avoir pris des leçons sérieuses avec de jeunes peintres (à la demande de son père), il a abandonné par la suite, quoique toujours très intéressé par l'art et toujours sur le qui-vive. Ainsi, à la maison, lui seul continuait à s'intéresser et à protéger ma peinture, car elle était devenue étrangère à l'œil commun.

La vie qu'il a menée à Petrograd – Kharkov – le Caucase – la Perse – Moscou peut être rapportée par ses camarades... qui devraient en savoir plus que moi.

Malheureusement, je ne peux donner que des informations superficielles pour cet article, car mon esprit est embrumé et ma fatigue illimitée.

Je demande aussi... j'exige !

Puisque de son vivant Victor Vladimirovitch n'a eu aucun gain matériel de ses œuvres, pas même le soutien nécessaire, je demande que les montants éventuels issus de la publication ne soient pour quiconque un gain personnel.

Je souhaite que ces sommes éventuelles provenant de la publication soient remises à son ami Petr Vasilyevich Miturich¹² et utilisées à sa discrétion personnelle. Aussi, tout d'abord, il est tout à fait possible que l'intéressé, en difficulté financière, ait dépensé ses dernières forces pendant la maladie de Victor Vladimirovitch.

Ensuite, une bourse d'études au nom de Victor Vladimirovitch pourrait être créée à Santalov, et Miturich, je pense, ne refuserait pas de faire déposer sur la tombe du poète les fleurs qu'il aimait tant.

12. 1887-1956, peintre.

C'est tout.

De même, les manuscrits de V., je les mets à la disposition de P.V. Miturich. S'ils sont déjà dans d'autres mains, je vous prie d'empêcher qu'ils soient pillés. Merci à ceux qui l'ont aimé.

II, Vélimir

[Esquisse de Vera, issue du legs Miturich :]

« Si je n'avais pas été poète, je serais devenu peintre », ou « Si je n'avais écrit avec un stylo, j'aurais peint avec des pigments », disait Velimir. Seul le travail sur le mot a pu progressivement supplanter son amour pour le dessin et la peinture.

Il a commencé à dessiner et à peindre en couleur avant de travailler sur le mot, en écrivant de la poésie et de la prose. Plus tard même, il suivit avec un vif intérêt le travail de ses amis artistes, fréquenta souvent les expositions et les galeries d'art, où il était un connaisseur très attentif et réfléchi. Il disait de lui-même qu'il ne dessinait plus, mais ses œuvres poétiques indiquent qu'il a toujours été un artiste, quoique seulement mentalement : la forme et la couleur résonnaient dans le mot, dans les mots.

Il considérait le temps passé au gymnase comme du temps perdu pour l'art et regrettait parfois de ne pas avoir passé ces années à l'École d'art (c'est pourquoi, pour éviter de répéter la même erreur, il a insisté pour inscrire sa sœur à l'École d'art). À toutes les époques, on peut trouver dans ses brouillons des contours dessinés d'un seul mouvement de la main, des images qui sont apparues soudainement au cours de son travail de création, complétant parfois des pensées littéraires.

Alors que, dans son enfance, il dessinait et écrivait avec une assiduité inhabituelle, que son dessin était d'une délicatesse savante et extrême-

ment détaillée, dans les périodes plus récentes, ses esquisses picturales sont extrêmement brèves dans le temps et dans la forme, comme si un mot se transformait en une forme picturale (ligne ?).

Enfant, pendant plusieurs années, il a tenu un album de cartes postales, exclusivement des photos de ses artistes préférés, des maîtres russes et étrangers. Il attendait toujours avec grand intérêt l'arrivée des numéros de « La Toison d'or », un magazine auquel il était lui-même abonné, mais il attendait aussi avec impatience « Apollon ».

Il exprimait souvent le souhait que les couleurs soient faites de pierres précieuses (il parlait de la façon dont cela renforcerait le son des couleurs). Il est toujours évident dans ses œuvres qu'il percevait l'être en couleur ; dans ses métaphores poétiques, les images sont caractérisées par la couleur, ce qui indique clairement une perception subtile de l'être en couleur. Autrefois, il dessinait des oiseaux ou des animaux, ou copiait des reproductions.

Khleb. Konf. suite. Corrections

Selon Dominique Meens, le poème n'existe qu'en tant qu'il dialogue avec un autre poème. Chaque nouveau poème place dans l'avenir toute la poésie qui l'a précédé, et le vers reconnaît tous les vers déjà dits. Khlebnikov radicalisait une position analogue dans certains textes où les unités de la métrique et de la prosodie deviennent les acteurs individualisés d'un débat dramatisé sur les enjeux de l'écriture. Cette remise en système de données anciennes, déjà formalisées, définit la spécificité de la poésie du second, qui pourrait conduire au premier.

Meens utilise la métrique classique, s'il la contrarie tout en la conservant ; c'est entre autres, que la poésie doit être dite, *voir dite*, d'où ses produc-

tions musicales, et ses « radafionies » dès qu'elles lui furent possibles. Ce qu'il a estimé correspondre au contexte culturel français contemporain.

Dans le contexte culturel russe des années pré-staliniennes, il y avait une éthique de la poésie et de son statut qui n'avait pas d'équivalent en France : Vladimir Maïakovski était sans moraline mais son éthique avait quelque chose de tragique ; pour lui, le poème était expression de la responsabilité civique, politique, du poète. Plus tard, à l'époque de l'amorce d'une déstalinisation, les interventions poétiques publiques d'Evtouchenko participaient d'un relatif courage politique. Aujourd'hui, les choses se sont déplacées : certains noms – Pasternak, Mandelstam, Akhmatova pour les uns, pour d'autres Khlebnikov, Tsvetaïeva, Chklovski – sont comme des mots de passe entre amis d'un même cercle, de mêmes communautés de pensée qui se reconnaissent dans leurs poèmes, non seulement par affinités, goût commun pour la poésie, mais parce que ces noms représentent des voix singulières qui se sont affirmées contre l'idéologie qui règne encore et toujours et réduit le discours à la propagande ; et ce, malgré un pouvoir qui les empêchaient physiquement d'écrire ou de publier. Encore ces noms n'adviennent-ils ici que du fait que les poètes contemporains russes sont absents de la bibliothèque française.

Dans de tels contextes, qui l'écrasent par principe, la singularité du talent devient une valeur essentielle et la poésie – comme l'art en général – tient lieu pour quelques-uns de signe de ralliement contre l'ordre politique.

Une fois n'est pas coutume, je donne la source de cette correction ou de ce plagiat, comme voudra le lecteur. Il s'agit de « Traduire en français les rythmes de la poésie russe », revue *Langue française*, chez Larousse, année 1981, n° 51 « La Traduction », pp 63-76, par Hélène Henry-Safier et

Eve Malleret. Cette correction ne me satisfait pas. Je reprends mon vol d'hirondelle.

Aux *Langues modernes*, octobre 1926, qui renvoient à *Europe*, avril 1926 : « *Europe* : M. Valentin Parnac¹³, nous présente dans le n° d'avril "quatre poètes russes d'aujourd'hui" : Vélimir Khlebnikov, "Président du Globe terrestre", une sorte de Rousseau de la Mongolie » [...]

Benjamin Goriély traduit Khlebnikov pour *La poésie nouvelle en URSS*, anthologie publiée par les éditions du Canard sauvage en 1928.

Il recommence en 1934, avec *Les poètes dans la révolution russe*, cette fois chez Gallimard.

Le 25 septembre 1947, *Les Lettres françaises* écrivent : « Le poète et critique Benjamin Goriély dédicacera ses nouveaux ouvrages, *Science des lettres soviétiques*, le poème *L'Homme aux outrages*, et la traduction du *Nuage en pantalon*, de Maïakovski, le 26 septembre de 17 h à 20 h à la librairie du Camée, 3 rue de Valence, Paris 5e. »

Dans le *Combat* du 24 décembre 1959, Alain Bosquet fait part des traductions de « Cinq grands poètes russes » : « [...] Il suffirait pour que nous connaissions parfaitement [le génie inventif dans la poésie russe contemporaine] qu'on publiât encore des traductions d'André Bély, Vélimir Khlebnikov et surtout, Marina Tsvetaïeva [...] »

Goriély recommence, comme on l'a vu, chez Witte à Lyon, l'éditeur catholique, et publie *Ka* en 1960, excellemment préfacé par ses soins.

Georges Adamovitch¹⁴, dans le numéro de janvier 1963 du *Contrat social* : « Toutefois, Maïakovski n'a jamais été le cerveau, ni moins encore l'âme de son groupe. Cette position privilégiée était l'apanage d'un jeune homme

13. Musicien et chorégraphe, poète et traducteur, 1891-1951.

14. Poète, critique, traducteur, 1892-1972.

d'allure mystérieuse, ne desserrant presque jamais les dents, abîmé dans un rêve ou une méditation ininterrompue : Velimir Khlebnikov, figure poignante et bizarre, disparu dans la tourmente révolutionnaire, poète doué d'un sens aigu du langage, inventeur de combinaisons verbales à résonances troublantes [...] »

Opus international n°4, 1967.

Suzanne Rossat-Mignot¹⁵ présente *Velimir Khlebnikov. Choix de poèmes* traduits et présentés par Luda Schnitzer¹⁶, éditions P.-J. Oswald 1967, dans le numéro de mai-juin 1968 de *La pensée*.

Métamorphoses n°VI, 1968.

Luda Schnitzer recommence en 1970, chez L'âge d'homme, avec *Le pieu du futur*.

Action poétique n°63, 1975.

Europe, « Les Futurismes », n°551-552, mars-avril 1975.

Geneviève Cloutier, *L'avant-garde russe face à la « terreur de l'histoire » – Historiosophie et historiographie chez Velimir Khlebnikov et Pavel Filonov*, Presses du réel, 2014 : « loin de suivre l'invitation lancée par les manifestes à se précipiter tête baissée vers un "demain" incertain mais idéalisé, le projet artistique de l'avant-garde russe prend la forme d'une vaste entreprise de résistance à l'histoire comprise comme la progression linéaire du temps – entreprise qui prend également les dimensions d'une lutte aussi insensée que sincère contre l'éternelle menace de la mort. »

Je rappelle, pour finir ce survol de guêpier – j'enlève les dards – que Goriély, né à Varsovie en 1898, fait ses études à Kharkov, en Ukraine ; participe à l'activité révolutionnaire en 1918 à Moscou ; finit par gagner la

15. Agrégée de l'université, 1942-2014.

16. Écrivain, traductrice, 1913-2002.

Belgique en 1921, puis la France en 1930. Il avait donc entre quinze et vingt ans tandis qu'il assistait l'acmé de Khlebnikov.

Khlebnikov, *le Lomonossov*¹⁷ de la littérature moderne Chklovski, fut un épiléptique, selon Goriély. Quelqu'un dit que les « poètes de l'Oberiou, qui inscrivaient leur recherche dans l'élan de la révolution d'Octobre, opposaient un refus catégorique aux deux œuvres qui étaient alors tenues, en Union soviétique comme à l'étranger, pour les plus remarquables de la nouvelle Russie : celle de Vladimir Maïakovski, dont venait de paraître la première partie de son grand poème *Vladimir Ilitch Lénine*, et celle de Velimir Khlebnikov, qui avait notamment publié, avant de mourir en 1922, *Nuit avant les soviets*. » Voilà un autre exemple de vrai faux. Celui-ci me semble franchement culotté. La personne qui a écrit ça ne s'était pas renseignée ou l'a fait exprès. Je penche pour le fait exprès. Le parti pris du vrai faux, qui est excessivement partagé depuis des dizaines d'années, est le fait exprès d'une classe. On aurait dû conseiller à ce conseiller de lire « Le triomphe de l'agriculture » de Nikolaï Zabolotski¹⁸. Quant à l'épilepsie de Khlebnikov, qu'on me permette d'en douter, car Goriély n'était pas loin de choisir sa classe quand il a publié ses *Poètes dans la révolution russe*.

17. Mikhaïl Lomonossov, auteur scientifique et littéraire, 1711-1765.

18. *Œuvres poétiques*, traduction Jean-Baptiste Para, la rumeur libre 2015. Sur Nikolaï Alekseyevich Zabolotsky, 1903-1958, poète de l'Oberiou, on lira Lev Lozef, dans *Les cahiers du coin bon*, Vol II.